

Michel Lallement

UN DÉSIR
D'ÉGALITÉ

Vivre et travailler dans
des communautés utopiques

LA COULEUR DES IDÉES

SEUIL

UN DÉSIR D'ÉGALITÉ

Du même auteur

Des PME en chambre.
Travail et travailleurs à domicile d'hier et d'aujourd'hui
Paris, L'Harmattan, 1990

Histoire des idées sociologiques, 2 tomes
Paris, Colin, 1993, cinquième édition : 2017

Sociologie des relations professionnelles
Paris, La Découverte, 1996, troisième édition : 2018

Les Gouvernances de l'emploi.
Relations professionnelles et marché du travail en France
et en Allemagne
Paris, Desclée de Brouwer, 1999

Temps, travail et modes de vie
Paris, PUF, 2003

Le Travail. Une sociologie contemporaine
Paris, Gallimard, Folio, 2007

Le Travail de l'utopie.
Godin et le Familistère de Guise
Paris, Les Belles Lettres, 2009, deuxième édition : 2016

Le Travail sous tensions
*Auxerre, éditions Sciences Humaines, 2010,
deuxième édition : 2018*

Tensions majeures. Max Weber, l'économie, l'érotisme
Paris, Gallimard, 2013

L'Âge du faire. Hacking, travail, anarchie
Paris, Seuil, 2015 ; « Points », 2018

Logique de classe. Edmond Goblot, la bourgeoisie
et la distinction sociale
Paris, Les Belles Lettres, 2015

Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social,
avec I. Berrebi-Hoffmann et M.-C. Bureau
Paris, Seuil, 2018.

Michel Lallement

UN DÉSIR D'ÉGALITÉ

Vivre et travailler
dans des communautés utopiques

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Cet ouvrage est publié
dans la collection « La couleur des idées »

ISBN 978-2-02-142977-0

© Éditions du Seuil, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Remerciements

Ce livre doit avant tout aux femmes et aux hommes qui ont accepté de m'accueillir dans leurs communautés, de partager leur travail et leur vie, de me raconter leurs trajectoires et leurs espoirs et de m'ouvrir leurs archives. Je les remercie infiniment pour le temps et la confiance qu'ils m'ont accordés. J'ai une pensée toute particulière à ce sujet pour Valerie de Twin Oaks, Gryphon d'Acorn ainsi que pour Phil et Douglas de The Farm. Ils ont été mes contacts et mes guides privilégiés dans leurs communautés respectives. Cette recherche n'aurait pu voir le jour sans le soutien de la chaire ESCP Europe – Société Générale « Organisation, leadership et société » dirigée par Claire Dambrin et Alberta Di Giuli. Merci à elles deux également. Mes collègues du Cnam, et ceux de mon laboratoire Lise-CNRS en particulier, ont été d'incomparables alliés de tous les moments. J'ai pu bénéficier grâce à eux d'une aide matérielle de premier ordre ainsi que d'échanges intellectuels aussi fructueux qu'amicaux. Merci en particulier à Isabelle Berrebi-Hoffmann et à Marie-Christine Bureau pour leur lecture, leurs critiques et leurs avis constructifs. Merci aussi à Bruno Auerbach pour sa lecture, ses conseils et sa confiance. Un clin d'œil enfin à mes proches, avec une mention pour Célestin qui a été un appui précieux pour ce travail.

INTRODUCTION

Désir d'égalité et rêves en avant

Une infinie tristesse voile son regard. L'adolescente est pourtant déterminée. La feuille qu'elle tend à l'objectif est un cri, une invite au courroux. Comme tant d'autres, elle a griffonné quelques mots pour dire ses désillusions : ma mère a travaillé à Wall Street pendant près de trente ans, la crise de 2008 a balayé son emploi et ses espérances, elle cherche toujours un travail aujourd'hui, mais sans plus y croire... Sur le site internet où s'entassent des centaines d'indignations pareilles à celle-ci, toutes les affichettes concluent invariablement : « Nous sommes les 99 %¹. » Le slogan est né du mouvement Occupy Wall Street porté sur les fonts baptismaux le 17 septembre 2011 dans le quartier financier de Manhattan. Il a ensuite fait tache d'huile dans des centaines de villes aux États-Unis et à travers le monde. La dénonciation des inégalités est au cœur de cette action collective, elle a eu un retentissement planétaire mais ses contrecoups sont restés limités. Rien n'est pourtant jamais définitivement joué. En France, fin 2018, le mouvement des Gilets jaunes a brisé la quiétude apparente d'un pays plus que jamais rongé par le chômage et la précarité. Il a ainsi spectaculairement remis en scène le refus d'un traitement inique entre les groupes sociaux². Tel un boomerang, la protestation est venue heurter de plein fouet un gouvernement accusé de faire la part belle aux plus aisés.

1. <http://wearethe99percent.tumblr.com>. Consulté le 24 août 2018.

2. Collectif, *Le fond de l'air est jaune. Comprendre une révolte inédite*, Paris, Seuil, 2019.

En dépit de ces luttes, les inégalités économiques demeurent plus spectaculaires que jamais. En 2017, un rapport de l'Institute for Policy Studies évalue à 264 milliards la valeur des avoirs de Jeff Bezos, Bill Gates et Warren Buffett, les trois personnes les plus fortunées des États-Unis¹. À lui seul, le trio possède davantage que la moitié la plus pauvre du pays. La même étude indique que la valeur des possessions des quatre cents personnes les plus riches équivaut à celle des 200 millions qui composent les deux tiers les moins aisés de la population. Si on pouvait intégrer dans les calculs les placements d'actifs à l'étranger, dans les paradis fiscaux au premier chef, alors ces chiffres révéleraient des injustices plus criantes encore. Le constat ne vaut pas que pour le géant d'Amérique du Nord. L'Oxfam (Oxford Committee for Famine Relief) estime pour sa part que 82 % des richesses mondiales produites en 2016 ont profité aux 1 % les plus riches². L'année suivante, les 1 % les plus fortunés possédaient 22 % des avoirs, contre 17 % en 2007. Dans les deux prochaines décennies, ajoute l'organisation internationale, cinq cents personnes transmettront 2 400 milliards de dollars à leurs héritiers, soit plus que la valeur du Produit intérieur brut de l'Inde, pays pourtant fort de 1,3 milliard d'habitants.

Discutables au meilleur sens du terme, tous ces chiffres alimentent une préoccupation collective aux allures paradoxales. Les médias mettent régulièrement en scène la misère des sans-abri, des migrants, des travailleurs pauvres... tandis que les sciences sociales ne manquent pas d'études et de recherches sur ce sujet sensible³. Et pourtant nous peinons à agir efficacement. Il est vrai que d'autres formes d'inégalités, culturelles celles-là, ont davantage

1. C. Collins, J. Hoxie, *Billionaire Bonanza. Inherited Wealth Dynasties in the 21st-Century United States*, Institute for Policy Studies, Washington, D.C., octobre 2018. <https://ips-dc.org/wp-content/uploads/2018/10/Billionaire-Bonanza-2018-Report-.pdf>. Consulté le 30 octobre 2018.

2. Oxfam International, *Partager la richesse avec celles et ceux qui la créent*, Oxford, Oxfam Grande-Bretagne, janvier 2018. <http://www.oxfamfrance.org/rapports/partager-richeesse-avec-celles-et-ceux-qui-creent>. Consulté le 30 octobre 2018.

3. Cf., par exemple, A. Atkinson, *Inégalités*, Paris, Seuil, 2016 ; F. Dubet, *Injustices. L'expérience des inégalités au travail*, Paris, Seuil, 2006 ; O. Galland, Y. Lemel, *Sociologie des inégalités*, Paris, Colin, 2018 ; T. Piketty, *Le Capital au xx^e siècle*, Paris, Seuil, 2013 ; P. Rosanvallon, *La Société*

mobilisé les énergies militantes au cours de ces dernières décennies. Le genre, les orientations sexuelles et la race ont été au cœur de controverses qui ont bousculé les représentations et les pratiques anciennes. La dénonciation de la domination a pris le dessus sur celle de l'exploitation, le mépris étant désormais regardé comme l'expression pathologique par excellence de nos sociétés modernes¹. Rien n'empêche pourtant de tenir bon sur tous les fronts à la fois et de revendiquer d'un seul tenant des conditions de vie décentes et une reconnaissance sociale digne de ce nom².

Refusant de dépendre du bon vouloir des puissants de ce monde, des femmes et des hommes ont décidé, depuis longtemps déjà, de satisfaire par eux-mêmes cette double ambition. Ce livre est consacré à ces bâtisseurs de « rêves en avant », pour reprendre une belle expression du philosophe allemand Ernst Bloch. Il s'intéresse plus exactement aux communautés qui, aux États-Unis, mettent en pratique des principes de vie et de travail égalitaires. Sur des terres où Alexis de Tocqueville observait déjà qu'une passion irrépressible pour l'égalité peut avoir pour contrepartie de placer « les hommes à côté les uns des autres sans lien commun qui les retienne³ », l'ambition est de tester empiriquement la possibilité d'unir égalité de conditions, liberté d'action et, pour emprunter à nouveau les mots de A. de Tocqueville, « l'art de poursuivre en commun » l'objet de « communs désirs »⁴. En laissant délibérément de côté les débats touffus et parfois très abstraits sur les définitions, la nature, les formes... des inégalités, mon objectif premier est de comprendre pourquoi et comment il a été possible de bâtir et de faire durer des petites sociétés si étrangères dans leur esprit comme dans leurs pratiques à la grande qui les environne. Avec les outils de la sociologie, il va s'agir d'inscrire ces expérimentations sur une trame historique, de définir les contours de l'espace

des égaux, Paris, Seuil, 2011 ou encore A. Sen, *Repenser l'inégalité*, Paris, Seuil, 2000.

1. A. Honneth, *La Société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006.

2. N. Fraser, *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution*, Paris, La Découverte, 2005.

3. A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Gallimard, vol. 2, 1961, p. 148. Première édition : 1840.

4. *Ibid.*, p. 155.

social qu'elles dessinent, de mettre en évidence la logique et le sens des trajectoires des acteurs qui les animent et, *last but not least*, d'observer ce que, de nos jours, vivre et travailler dans une communauté utopique signifie concrètement.

Les communautés intentionnelles d'hier à aujourd'hui

« Mon nom est Valerie et je vis avec cent autres personnes, femmes, hommes et enfants. Nous sommes une communauté intentionnelle, un écovillage situé en Virginie. Nous possédons 180 hectares et nous habitons dans de grandes maisons que nous avons construites nous-mêmes. Nous faisons pousser notre nourriture et prenons nos repas ensemble dans un vaste bâtiment au centre de la communauté. Nous pratiquons l'art et la musique et organisons de super fêtes ! Nous vivons de façon égalitaire et partageons nos revenus. Nous prenons collectivement nos décisions, à la différence de ceux qui les délèguent à une personne unique. Nous le faisons en discutant, en écrivant... Tous les revenus tirés de nos activités productives sont répartis à parts égales entre tous les membres. La communauté nous loge, nous nourrit et nous donne de l'argent. Personne n'est mieux traité que les autres. Parce que la plupart d'entre nous souhaitent vivre à l'écart des médias de masse, nous n'avons pas de télévision (mais nous regardons des vidéos malgré tout). Nous ne sommes pas une communauté religieuse. Nous laissons à chacun le choix de ses croyances. Nous essayons de promouvoir un mode de vie fondé sur la coopération et le soutien mutuel. La plupart des membres travaillent dans la communauté. Chacun peut choisir le travail qui lui fait plaisir¹. »

La description de la petite République des communs dans laquelle vit Valerie cumule tous les traits de la narration utopique. À quel esprit fertile doit-on pareille fiction ? À Thomas More, le premier de tous les poètes du futur ? Non, à l'évidence.

1. <http://ahimsazine.com/arch/twinoaks.html>. Consulté le 22 mars 2018. Pour une présentation en images de cette communauté, cf. « Twin Oaks ('67, VA). Planner/manager government with labor credits », in G. Kozeny, *Visions of Utopia : Experiments in Sustainable Culture*, DVD n° 1, Rutledge MO, Fellowship for Intentional Community, 2004.

La télévision n'existait pas bien sûr lors de la parution de *L'Utopie* en 1516 et le bon lieu que découvre Raphaël Hythlodée, l'explorateur mis en scène par l'humaniste anglais, est situé aux confins de nulle part. Les mêmes raisons s'imposent pour écarter le Français Étienne Cabet, l'auteur du *Voyage en Icarie* (1840), qui milite pourtant en faveur de l'égalité absolue comme elle se pratique dans la communauté de Valérie. Edward Bellamy, journaliste américain passé à la postérité grâce à *Un regard en arrière* (1887), est assurément un meilleur candidat. Julian West, le héros de l'uchronie, se réveille en effet en l'an 2000 à Boston, à quelques centaines de kilomètres au nord de la Virginie. La ville transpire alors d'innovations toutes plus heureuses les unes que les autres. En fait, la communauté de Valérie n'est pas non plus le fruit des fertiles anticipations de E. Bellamy. Cette douce illusion sociale doit-elle en fin de compte à l'imagination débridée d'un maître rêveur d'aujourd'hui ? Un singulier songeur capable de mettre en mots d'improbables mondes ayant rompu avec la grande société ? Pas davantage. Twin Oaks, la communauté de Valérie, existe bel et bien. L'utopie est concrète. Fondée en 1967, elle s'apparente depuis sa naissance à un îlot de socialisme perdu dans un océan de capitalisme¹.

À l'instar de Twin Oaks, les collectifs dont il va être question dans ce livre se définissent comme des communautés. Ils sont les produits d'un mouvement qui, aux États-Unis, égaie la fin des années 1960 et le début de la décennie suivante. Sur un fond de protestations en faveur du pacifisme, du féminisme, des droits civiques pour tous, etc., de nombreux jeunes clament alors leur aspiration communautaire. Les rêves qu'ils projettent en avant tranchent avec le mode de vie individualiste dominant au sein d'une Amérique prospère et sûre d'elle-même. Le terme de « renouveau » s'impose pour, en toute exactitude, caractériser le phénomène. Ses racines plongent en effet au plus profond de l'histoire étasunienne. Son importance et les formes de ses manifestations se sont révélées par ailleurs fortement évolutives au

1. « Clearly, Twin Oaks is a socialist island in a sea of capitalism », I. Komar, *Living the Dream. A Documentary Study of Twin Oaks*, Louisa, Twin Oaks Publishing, 1989, p. 260. Première édition : Norwood Editions, 1983.

cours du temps¹. Selon les historiens, un des moments fondateurs pourrait être l'arrivée en juin 1663, dans le Delaware, de mennonites néerlandais emmenés par Pieter Corneliszoon Plockhoy, un artisan désireux dans la tradition chrétienne de mettre le travail au centre de la vie sociale². Méfiant à l'égard des marchands, P. C. Plockhoy milite pour une société égalitaire et démocratique³. Pour ne pas en rester à l'état des intentions abstraites, il obtient des bourgmestres et des régents d'Amsterdam l'autorisation d'aller établir une colonie en Nouvelle-Néerlande. Après avoir couché par écrit son projet à l'adresse de ses compatriotes⁴, il embarque pour les Amériques en mai 1663 avec une troupe de volontaires. La communauté, du nom de Swanendael, s'installe rapidement sur son nouveau domaine, dans un endroit qui correspond de nos jours à Lewes, mais elle ne vit paisiblement qu'un an durant. En 1664, les Anglais prennent possession du territoire néerlandais et mettent à sac la toute jeune société communautaire. En dépit du caractère éphémère de l'expérience, 1663 constitue un tournant dans l'histoire des États-Unis. Depuis cette date, le mouvement communautaire a subi des hauts et des bas, mais il n'a jamais quitté la scène sociale américaine.

Ronald Creagh, un spécialiste des mondes libertaires et des utopies, distingue quatre « phases » dans l'histoire des microsociétés comparables à celle de P. C. Plockhoy⁵. La première (1800-1860)

1. M. Barkun, « Communal societies as cyclical phenomena », *Communal Societies*, vol. 4, 1984, p. 35-48.

2. A. E. Bestor, *Backwoods Utopias. The Sectarian Origins and the Owenite Phase of Communitarian Socialism in America, 1663-1829*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1970.

3. H. Looijesteijn, « Between sin and salvation. The seventeenth-century dutch artisan Pieter Plockhoy and his ethics of work », *International Review of Social History*, vol. 56, 2011, p. 69-88.

4. P. C. Plockhoy, *Plan bref et concis en perspective d'un accord mutuel entre colons désireux de se rendre à South River en Nouvelle-Néerlande*, Otto Barentiz, Smient, 1662.

5. R. Creagh, *Laboratoires de l'utopie. Les communautés libertaires aux États-Unis*, Paris, Payot, 1983. Réédition revue et complétée avec le titre : *Utopies américaines. Expériences libertaires du XIX^e siècle à nos jours*, Marseille, Agone, 2009. Les références qui suivent sont celles de la deuxième édition.

est placée sous l'influence de deux grandes figures du socialisme – Robert Owen et Charles Fourier – dont les écrits ont inspiré et suscité de multiples expérimentations à vocation communautaire, sans interdire pour autant le développement d'un anarchisme individualiste incarné par exemple par Josiah Warren. Le deuxième moment (celui des communautés « socialistes ») s'ouvre en 1856 et s'éteint au seuil de la Première Guerre mondiale. Il précède de peu une troisième période au cours de laquelle, au nom de l'anarchisme, des groupes militants inventent des contrepoints à un industrialisme en plein essor. Selon R. Creagh toujours, les hippies seraient le fer de lance d'un quatrième cycle inauguré avec les années 1960. En dépit d'un reflux amorcé avec la fin de la guerre du Vietnam, le mouvement communautaire n'aurait pas atteint son stade d'épuisement. Les villes accueillent aujourd'hui de nouvelles alliances qui, dans un esprit néo-soixante-huitard, entendent imposer d'autres modes de vie que ceux promus par le capitalisme libéral.

Pour désigner tous les collectifs héritiers de celui de P. C. Plockhoy et des siens, le terme désormais consacré est « communauté intentionnelle » (*intentional community*). Celui de commune a été parfois utilisé en anglais. Mais son usage n'est plus de mise aujourd'hui¹. En raison de la signification administrative qu'il véhicule en français, le mot n'est guère intéressant de toutes les manières à réactiver dans la langue de Molière. Parce que l'ambiguïté ne risque pas de peser, « communard » est utile en revanche pour nommer les membres des communautés intentionnelles. Je ne m'en priverai donc pas. Dans le même répertoire sémantique que celui que je viens d'esquisser, il faut ajouter « communauté utopique », « milieu libre », « enclave », « colonie » voire « phalanstère ». Même si certains estiment que l'assemblage des deux termes qui constituent « communauté intentionnelle » est un oxymore², cette dernière expression est cependant, et de loin, la plus usitée. Je ne ferai donc pas non plus exception à cette règle.

1. La langue allemande est restée fidèle en revanche à cette dénomination puisque la traduction la plus juste de communauté, au sens où je l'entends dans cet ouvrage, est (*die*) *Kommune*.

2. Selon J. Jerome, « les termes “communauté intentionnelle” et “famille intentionnelle” sont des oxymores : l'adjectif *intentionnel* est contradictoire

En 1953, la Fellowship of Intentional Communities (FIC)¹ a défini ce qu'il convient d'entendre à son avis par communauté intentionnelle. Il s'agit d'un groupe de personnes unies par une intention ou, si l'on préfère, par un projet commun². Qu'il soit économique, social ou spirituel, le programme a toujours pour ambition d'expérimenter de nouvelles conditions de vie. La Fellowship of Intentional Communities ajoute qu'une communauté intentionnelle doit rassembler au moins trois familles ou cinq adultes qui unissent leurs forces pour constituer un foyer de vie collectif dans des lieux partagés. Leur action doit être guidée par ailleurs par des principes comme ceux de démocratie, de tolérance ou encore de liberté. Enfin, et ce n'est pas le moins important, ces communautés ne sont pas toutes closes sur elles-mêmes. Certaines ont soif d'ouverture, elles veulent entretenir des liens avec le monde environnant afin d'y promouvoir leurs valeurs et leurs pratiques.

Timothy Miller, un des meilleurs spécialistes universitaires du sujet, dénombre pour sa part sept caractéristiques à défaut desquelles on ne saurait parler de communauté intentionnelle. Il faut un projet commun qui place le groupe en situation de rupture avec la société dans son ensemble ; une priorité donnée au bien collectif sur les choix individuels ; une proximité géographique (les personnes doivent vivre ensemble dans un espace circonscrit) ; des interactions personnelles entre les membres ; une économie de partage, totale ou partielle ; une existence concrète, au-delà des utopies de papier (nouvelles, essais, conférences... qui décrivent un monde idéal) ; et une masse critique de communards dont on peut fixer le seuil minimal à cinq³. En dépit d'une telle précision et du caractère purement conventionnel du dernier critère, les réalités

avec la nature de la communauté et de la famille, qui sont essentiellement des formes spontanées et traditionnelles d'association humaine », J. Jerome, *Families of Eden. Communes and the New Anarchism*, New York, The Seabury Press, 1974, p. 209.

1. Pour la signification des acronymes et des sigles, voire de certains mots spécifiques, on pourra se reporter à l'annexe du présent ouvrage intitulée « Parlez-vous le *Twin Oakes* ? ».

2. Fellowship of Intentional Communities, *The 1959 Yearbook of The Fellowship of Intentional Communities*, Yellow Springs, Ohio, août 1959.

3. T. Miller, *The 60s communes. Hippies and Beyond*, New York, Syracuse University Press, 1999.

organisationnelles que ce modèle permet d'appréhender empiriquement sont plurielles. La palette s'est d'ailleurs considérablement élargie avec le temps. Dans son édition de 2016, l'annuaire des communautés (*Community Directory*) édité par la Fellowship for Intentional Community recense six familles de communautés : la location partagée (*co-housing*), les écovillages, les kibboutzim, les communautés religieuses, politiques, etc., les communautés étudiantes (*student co-ops*) et, enfin, les communautés égalitaires.

Une sociologie des utopies concrètes

L'enquête dont ce livre rend compte s'est principalement focalisée sur les communautés égalitaires, groupes qui ont attiré l'attention dès leur fondation à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Nombre d'entre eux ont revendiqué l'utopie comme projet social fondateur. Twin Oaks n'échappe pas à la règle. « À l'évidence, Twin Oaks n'est pas un paradis, constate une pionnière de la communauté. Pour une raison simple : je ne suis pas un ange. Si vous viviez ici, vous n'en seriez pas un non plus. Le commun des mortels ne peut bâtir de paradis. Nous pouvons cependant nous efforcer de construire une utopie. Ce n'est pas grave si nous n'y sommes pas encore parvenus. Nous y travaillons¹. » À Twin Oaks, certains membres aiment à dire qu'ils ne vivent pas en terre d'utopie mais que, de là où ils sont, il est possible mieux qu'ailleurs d'en apercevoir les abords.

Pour sympathique qu'elle puisse paraître, une telle accroche ne va pas de soi. Régulièrement, en effet, les utopies se heurtent aux soupçons véhiculés par des discours d'origines variées qui, par malveillance ou par ignorance, ont tendance à assimiler toutes les fictions du non/bon lieu² à la préfiguration de mondes écrasés par le contrôle, la domination et le désespoir. Le tournant des années 1960 et 1970, période durant laquelle le projet communautaire bénéficie

1. K. Kinkade, *Is It Utopia Yet ? An Insider's View of Twin Oaks Community in its 26th Year*, Louisa, Twin Oaks Publishing, troisième édition 2004, p. 308. Premier tirage : 1994.

2. Utopie nous vient de *ou-topos* (non-lieu) mais aussi de *eu-topia* (bon lieu, lieu du bonheur).

d'un nouvel allant, s'allège un peu plus qu'à l'ordinaire de cette lourde chape de suspicion. Comme l'indique Miguel Abensour, « à bien y regarder, ce mouvement vers l'utopie représentait peut-être une des voies pour échapper à l'alternative répétée jusqu'à la satiété du révolutionnarisme et de la désillusion¹ ».

Dans la perspective critique qui est la sienne, M. Abensour assortit plus exactement la promotion de l'utopie d'une double exigence. Il convient d'abord d'inscrire l'action des maîtres rêveurs sur un fond historique. Pour ce faire, on peut observer après 1848 l'émergence d'un « nouvel esprit utopique² », soit l'expression d'une intelligence politique originale dont la principale trame scripturale est tissée par Pierre Leroux, Joseph Déjacque et William Morris. Il convient ensuite de faire son miel des deux orientations dont ce nouvel esprit est porteur. La première est une prise de distance systématique à l'égard des projets d'affranchissement émanant du haut de toutes les pyramides sociales, quelles qu'elles soient, et cela au profit des desseins et des pratiques placés sous le sceau de l'autoémancipation collective. La seconde orientation, imputable plus spécifiquement à W. Morris, donne droit aux utopies « ouvertes et expérimentales³ ». À la différence des néo-utopistes, épigones qui dissolvent les récits corrosifs de leurs mentors dans un substrat intramondain, « le nouvel esprit utopique lutte contre toute intégration à la culture dominante en vue de préserver l'hétérogénéité de la théorie unitaire de la révolution sociale, telle qu'on la trouve chez Marx⁴ ». Il s'agit donc de ne pas se contenter de se « défaire des stigmates de la société capitaliste⁵ » mais de se faire migrant pour, ailleurs, expérimenter de nouvelles façons de penser, d'agir et de sentir.

En dépit de sa défiance à l'encontre des sciences sociales trop imprégnées à son goût de velléités scientistes, M. Abensour dessine de la sorte les contours d'un programme de recherche qui

1. M. Abensour, « Le procès des Maîtres Rêveurs », *Libre*, n° 4, 1978, p. 210.

2. La formule est un clin d'œil critique en direction de la philosophie marxiste althusserienne qui, dans les années 1960, se pique de bachelardisme.

3. M. Abensour, *La Communauté politique des « tous uns »*. *Désir de liberté, désir d'utopie*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 310.

4. *Ibid.*, p. 311.

5. *Ibid.*, p. 317.

offre la possibilité de nouer une alliance originale entre philosophie politique et sociologie du travail et des modes de vie. Dans une telle perspective, l'enjeu est de prendre au sérieux la volonté de ces acteurs du changement social qui ne se résignent ni au réalisme auquel leur enjoignent d'adhérer les discours dominants ni à l'impuissance à laquelle les condamnent parfois ceux qui, pourtant, prennent formellement le parti des dominés. En Europe, E. Bloch a tôt entrevu la possibilité de se défaire ainsi de l'aliénation, de la déshumanisation, de la réification, du devenir-marchandise... qui encombrant et détruisent notre société. « La vie de tous les hommes est sillonnée de rêves éveillés dans lesquels entre certes une part de fuite insignifiante, alanguissante aussi, dont les imposteurs savent tirer parti. Mais il s'y trouve autre chose, qui stimule, qui empêche que l'on s'accommode à l'existant néfaste et que l'on renonce. Cette autre partie a l'espoir pour noyau et elle peut être instruite¹. » En se faisant militant du rêve en avant, E. Bloch pave le chemin d'une philosophie de l'émancipation collective mais aussi d'une sociologie de l'« utopie concrète »².

Après E. Bloch, de nombreux autres philosophes et sociologues européens ont mis l'utopie au centre de leurs réflexions, à commencer par Norbert Elias. Dans le cadre d'un programme de recherche mené avec une équipe d'universitaires allemands, ce dernier pointe du doigt deux mutations majeures dans l'histoire des rêves éveillés³. Un sombre chirurgien a cru d'abord au xx^e siècle. À l'instar de celles imaginées par Aldous Huxley et par George Orwell, de noires utopies incarnent les angoisses d'un monde où, à tout moment, la science semble pouvoir précipiter les hommes dans un gouffre cauchemardesque. N. Elias observe ensuite l'amenuisement permanent, sur le long terme, de l'écart séparant la production du songe collectif de sa réalisation pratique. Même si l'auteur de *Sur le processus de civilisation* n'en fait pas mention, il n'est pas impossible que les transformations des

1. E. Bloch, *Le Principe Espérance*, Paris, Gallimard, vol. 1, 1976, p. 9-10. Première édition originale : 1959.

2. *Ibid.*, p. 17.

3. N. Elias, *L'Utopie*, Paris, La Découverte, 2014. Première édition originale : 2009.

institutions et du rapport aux institutions puissent expliquer une telle évolution. L'hypothèse est tout aussi utile pour comprendre pourquoi les femmes et les hommes d'aujourd'hui s'en remettent de moins en moins aux bons soins d'un architecte en chambre afin d'imaginer d'autres mondes possibles et de travailler à leur confection matérielle.

Aux États-Unis, le sociologue Erik Olin Wright a également proposé de lier étroitement l'utopie et l'action. Dans *Utopies réelles*, qui a paru initialement en 2010¹, celui-ci considère que de multiples initiatives (les budgets participatifs municipaux, Wikipedia, les coopératives de travailleurs autogérées, le revenu de base inconditionnel...) sont des expérimentations, au statut d'alternatives viables, qui confèrent à tous un pouvoir d'agir émancipateur. L'ouvrage de E. Olin Wright, qui se présente comme un véritable traité marxiste du capitalisme contemporain, définit trois modèles de transformation : par la rupture (socialisme révolutionnaire, communisme), par l'évolution symbiotique (démocratie sociale, adaptations évolutives) et par les mutations interstitielles (anarchisme, construction de contre-modèles de société). Les utopies concrètes relèvent du troisième volet, étant entendu que, dans l'esprit de E. Olin Wright, ces dernières ont vocation à faire tache d'huile dans l'ensemble de la société.

Depuis les années 2010, la thématique des utopies concrètes, pratiques, réelles, réalisées, réalisables, réalistes... qu'importe en fait l'adjectif associé, connaît un certain succès². Plutôt que d'esquisser une improbable synthèse d'une littérature en réalité fort disparate, je souhaite, dans ce livre, approfondir une sociologie des utopies concrètes que j'ai déjà mise à l'épreuve sur des terrains

1. E. Olin Wright, *Envisioning Real Utopias*, Londres, New York, Verso, 2010, traduction française : *Utopies réelles*, Paris, La Découverte, 2017. Même s'il s'inscrit dans une même filiation marxiste, E. Olin Wright ne revendique pas la paternité de E. Bloch.

2. Le vaste écho rencontré à travers le monde par l'ouvrage de R. Bregman, *Utopies réalistes* (Paris, Seuil, 2017. Première édition originale : 2016) témoigne, après l'illusion socialiste à laquelle la chute du mur de Berlin a mis un terme, de cette appétence de certains pour d'autres mondes que celui promis par les forces libérales, conservatrices et populistes qui ont pris la main au cours de la décennie 2010.

11. Travail : l'utopie en pratique	361
La grammaire du travail d'Edward Bellamy	363
Premiers tâtonnements	366
Les apories du béhaviorisme	371
Variété, liberté, égalité	373
Des principes aux règles	378
Des règles aux pratiques : le travail aux jardins et aux champs	382
Une tension égalité-liberté	387
12. Revers et envers du travail communautaire	393
Incitations et délégations	394
Les risques du surengagement dans le travail	398
Travail communautaire et inégalités de genre	402
Le trou du travail	410
Les contre-dons communautaires	413
Vivre sans argent... ou presque	417
Les autres envers du travail : loisirs, activités récréatives, vacances	422

Quatrième partie
RECOMPOSER

13. Des communautés dans la communauté	431
Féminisme et entre-soi féminin	433
Le renouveau des années 2010 : <i>think tank</i> et écoféminisme villageois	438
Mariage, liberté sexuelle et polyamour	442
Devenir parent(s)	448
Enfants communards : la petite communauté de Degania ...	453
La fonction de <i>primary</i>	459
Yoyos éducatifs	463
14. Destins communautaires	469
Pollinisation, évolution démographique et turn-over	470
Las d'être pauvre... et d'autres bonnes raisons encore pour retourner dans le grand monde	476
Avant, ailleurs	482
Que sont les anciens devenus ?	486

15. Les communautés intentionnelles étasuniennes	
au seuil du XXI^e siècle	495
Feux de paille et aventures au long cours	497
L'évolution des communautés intentionnelles depuis les années 1970.....	500
Un espace en recomposition.....	509
La renaissance d'une fédération des communautés intentionnelles	513
Agréger les forces égalitaires	517
Conclusion. Vers une société communautaire ?	525
Utopie concrète et bricolage communautaire	527
Des communautés en société	530
Transformation interstitielle et changement social.....	533

ANNEXES

1. Parlez-vous le <i>Twin Oaks</i> ?	541
2. Le budget de Twin Oaks (2016)	547